

lever leurs armes sur la tête du padre Antonio, pour le punir d'avoir favorisé l'évasion des prisonniers. Le respect que le titre de missionnaire inspirait, même aux sauvages, depuis le passage du docteur Livingstone, et la réputation dont jouissait par lui-même don Antonio, arrêterent cependant la main des Batongas.

Un d'eux courut prévenir le roi. Encore soumis à l'influence enivrante du chanvre qu'il avait fumé, Mbourousémé reçut la nouvelle avec une telle explosion de fureur, qu'il enfonça son assagay dans la poitrine du malheureux messager. Il donna aussitôt l'ordre de massacrer le père Antonio. Les Batongas se précipitèrent vers le missionnaire en brandissant leurs armes.

Seul, don Antonio eût peut-être attendu et bravé la mort, mais il songea aux cinq malheureux Européens que son trépas laisserait sans guide et sans interprète.

Profitant de l'indécision des individus qui l'entouraient, et de la difficulté que les gens du roi trouvaient à percer la foule, il se dirigea en courant vers la cabane de Barouli.

Les Européens l'accueillirent avec des transports de joie.

Les messagers du roi arrivèrent auprès de la hutte, mais ils s'arrêtèrent comme les autres sauvages à la haie de cactus et de mimosas.

Après avoir consacré deux ou trois minutes à des démonstrations menaçantes, accompagnées de contorsions frénétiques et de hurlements farouches, les soldats retournèrent rendre compte de leur déconvenue à Mbourousémé.

Quelques-uns de ses soldats payèrent sans doute de leur vie l'insuccès de leur mission, car, un instant après, les Européens virent passer deux cadavres que des femmes entouraient en hurlant et en s'arrachant les cheveux.

Bientôt le roi arriva lui-même vis-à-vis de la hutte où s'étaient réfugiés les Européens. Les traits décomposés par la terrible ivresse du chanvre et par la colère, Mbourousémé, si grave d'habitude, ressemblait en ce moment à une bête féroce plutôt qu'à un être humain.

Ses yeux avaient remonté sous la paupière supérieure ; on n'en voyait que le blanc. L'écume lui sortait de la bouche comme un sanglier blessé. Dans sa rage, il fit un mouvement pour franchir la clôture ; mais Novéal se leva tout droit et étendit la main vers lui d'un air solennel. En même temps, tous les Batongas se jetèrent la face contre terre en donnant de telles marques de terreur et d'indignation, que Mbourousémé, effrayé lui-même, revint sur ses pas.

Après un instant de menaces impuissantes et furieuses, il donna quelques ordres à ses soldats. On lui apporta un siège à cinquante pas environ de la cabane. Puis, d'autres Batongas se mirent à planter à côté de Mbourousémé le poteau auquel on devait attacher l'assassin de Morany.

— Ils veulent nous rendre témoins du supplice de ce malheureux pour nous faire comprendre le sort qui nous attend nous-mêmes, dit Valentin à l'oreille d'Overnon.

— Oui, répondit ce dernier, ils vont le torturer pour lui arracher son secret ; mais ils n'obtiendront rien de lui.

— Pourquoi ?

— C'est un *thug*.

— Un *thug* ?

— Oui, un *thug* ou *phansigar*, un étrangleur, si vous aimez mieux ; un membre, enfin, de cette vaste association de voleurs et d'assassins religieux, qui jadis infesta l'Inde tout entière, et qu'on a eu

tant de peine à détruire. Liés par des serments épouvantables, ils croient honorer et servir leur divinité *Siva Bowhaneé*, la Vénus indienne, la déesse du meurtre, en assassinant les gens suivant certains rites et dans certaines circonstances.

— Comment avez-vous reconnu que c'était un *thug* ? demanda Juliette.

— La pioche d'argent que Morany a reçue devant vous et qui venait évidemment d'un de ses domestiques, est l'emblème du thuggisme et le signe de reconnaissance des thugs. Quant au sucre, c'est le *gourou* ou sucre sacré dont chaque *thug* doit manger le jour de son initiation. Enfin, la manière dont vous me dites qu'Abdul a étranglé Morany, suffirait pour prouver qu'il appartient à l'association des phansigars. Le meurtre de ce Morany, et l'affiliation de son assassin au thuggisme m'expliquent la fatalité mystérieuse qui s'appesantissait sur votre famille depuis quelques années. Il y a évidemment, dans quelque coin de l'Inde, un individu riche, puissant, et peut-être l'un des chefs du thuggisme, qui a intérêt à disputer à M. Novéal et à ses héritiers la fortune de la Begum Yora. Il avait probablement envoyé Morany en France pour y seconder ses criminels projets.

C'est aux manœuvres de ce dernier qu'il faut attribuer cette fatale série d'accidents successivement arrivés à plusieurs membres de votre famille. Pour s'assurer probablement de la fidélité de Morany, qui, en sa qualité de *half-cast*, ne pouvait être affilié au thuggisme, et de son obéissance aux instructions qu'il avait reçues on aura mis au nombre de ses domestiques deux thugs chargés de veiller sur lui et de le punir s'il trahissait.

La mission de Morany était sans doute de détruire un à un tous les héritiers Novéal ; vous voyez qu'il a été sur le point de réussir. Mais, soit par amour pour Mme Bartelle, soit plutôt afin de s'assurer la fortune immense de Mme Zora en épousant la seule survivante des héritiers de M. Novéal, il a voulu épargner Mme Bartelle et la forcer de se marier avec lui. Voyant qu'il désobéissait aux instructions de leur vrai maître et qu'il allait enlever à ce dernier l'immense héritage de la vieille *begum*, les deux Indous auront commencé par lui faire une sorte de sommation en lui envoyant l'emblème bien connu du thuggisme, pour lui rappeler le danger auquel il s'exposait en manquant à ses serments. Comme il a persité, Abdul s'est dévoué pour le tuer. Je suis sûr que ce fanatique est très-fier de son action, qu'il croit méritoire aux yeux de sa féroce divinité, et qu'il mourra avec un courage digne d'une meilleure cause.

— Mais l'autre, demanda Juliette, le *khitmutgar* Bhyrrub Komul, que peut-il être devenu ?

— Il se réserve peut-être pour quelque autre occasion, répondit Richard, ou bien il aura essayé de se sauver pour aller rendre compte à qui de droit du résultat de sa mission.

— Et Joseph Furteal, reprit le jeune Anglais, est-ce que personne ne l'a vu ?

Aucune voix ne s'éleva.

— Il faut que le pauvre garçon soit mort, répondit Valentin en essayant une larme.

— Mon domestique, Hercule Caritiaux, n'a pas reparu non plus, dit Mme Martigné ; si ce malheureux a succombé, je me reprocherai toute ma vie de l'avoir entraîné avec moi au fond de l'Afrique.

— Mon domestique manque aussi, fit Savinien. Il portait ma petite valise, et me voilà maintenant sans linge. C'est bien ennuyeux.

— Prions pour eux, mes frères, dit don Antonio d'une voix émue, et prions pour nous-mêmes, afin